

Suite torontoise ou dix poèmes en l'air

Jean-Pierre Eugène

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Eugène, J.-P. (1973). Suite torontoise ou dix poèmes en l'air. *Liberté*, 15(5), 103–108.

Suite torontoise

ou dix poèmes en l'air

17 janvier 71, beau temps, écrit sur la neige

LE	Janvier Le mois le plus janvier
MOIS	Un ciel d'Aqua-Velva passe par la fenêtre-window
DE JANVIER	Ton coeur hurle à la luge Tes doigts au rasoir de l'air Et ta bouche
A	Fleurie de glace à la framboise Chante les nouvelles de midi
TRENTE	
ET	Pour te satisfaire En client reconnaissant de l'hiver Et de ton amour fraîche aubaine
UN	j'ai inondé mon balcon d'une colline de mousse
JOURS	Où nous allons glisser jusqu'à la petite musique de nuit

19 février 71, à la sortie du métro, j'ai peur sur Bay Street

ON	La fumée montant de ta bouche
MY	Me rassure
WAY	Tu es chez toi
HOME	Je marche à pas de chasse-neige
	Car j'ai hâte
	de chauffer mes doigts à tes braises

21 février 1971, ma mémoire fit trois fois l'amour

LE	Les prix montaient
COU	Je descendais de chez toi
DE	
LA	Le jour mourait
VIE	Je naissais au bout de toi
	Le soleil se levait
	Je me couchais entre toi
	La pluie tombait
	Je me relevais à l'orée de toi
	La cigale chantait
	Je dansais avec toi
	Le robinet coulait
	Je coulais au fond de toi
	La porte se fermait
	Je m'ouvrais au coeur de toi
	La neige noire fondait
	Je fondais sur toi
	Le temps s'en allait
	Je m'en venais tout contre toi
	La ville soudain se taisait
	Je criais dans les bras de toi

3 mars, coup de téléphone obscène. Réginald Martel n'aime pas le système métrique

ART J'ai mon voyage
POETIQUE I Au bout de la nuit
Mon voyage impossible
A travers des tunnels de calembours
Le temps me tanne Le temps me bourre
J'ai ma petite mort
A portée du cœur
Nue dans sa robe nylon
Mode Minuit
Et j'ai mes poèmes
Pour te chanter
En poète mineur
Que j'existe peut-être encore

10 mars 1971, où suis-je ? je rêve pendant les cours de sociologie

ART Mon amour en est au mini
POETIQUE II Mon cœur est passé de mode
Ainsi ma poésie

Mon réveil en est au midi
Ma fatigue est vieille comme Hérode
Ainsi ma poésie

Ma mort en est au maxi
Ma peur date d'avant Jésus-Christ
Ainsi ma poésie

27 mars 1971, et le printemps ? mon petit doigt grossit

TAVERN

J'étais couché dans mon verre de bière. Jusqu'à la racine de mes cheveux, j'avais rabattu la mousse. J'avais concentré dans mes yeux toute la vie de ma bouche. Mes doigts grattaient la paroi du verre mais ne se souvenaient plus de rien. Des collines de guitares électriques dressant leur végétation d'arbres souples vers un vent couleur de groseille accouraient

comme des seins et des fesses jusqu'à moi. Je voyais à travers les miroitements les peaux tendues luire d'un soleil sous-marin. Des lèvres murmuraient avant l'envol, des doigts poussaient des cris étouffés en rampant sur les banquettes, des buildings de cendres s'élevaient des cendriers, envahissant les ciels et la vie.

Ma vue perçante déshabillait, écorchait, fouillait les poitrines jusqu'aux cœurs réveil-matin. Les poumons perforés s'introduisaient dans les fentes. Il en sortait des rivières de fumée liquide où se noyaient des poissons de sang. Au niveau du ventre, je détectais la faim profonde que ne nourrissent ni la musique, ni les rues, ni la neige, une faim sans nom qui se multiplie en milliers de pas dans les métros et les escaliers, les appartements à louer et les cinémas. Puis, les jambes froides s'ouvraient et je voyais pendre démesurément les sexes, se perdre vers un centre inaccessible, la caverne féminine. La mort figeait l'entre-cuisses. Des plaintes ruisselaient un bref instant jusqu'au plancher mais on ne pleurait pas.

Dans mon lit d'or amer, je dénombrerais les couleurs inondant les murs en faisceaux. Chacune portait un nom inconnu qui me parlait d'ailleurs, là où personne n'est encore parvenu, car il faut des pas nouveaux, des gestes que nos membres de ville métallique n'apprendront jamais...

1 avril 1971, Marie-Claire Blais a la chance de pouvoir écrire
n'importe quoi

POÈME A
MARYLIN

Plante sur mon sol tes drapeaux
Grefte tes arbres dans ma peau
Emmène paître tes troupeaux
Sur mon ventre joue du pipeau
Arrose mes fleurs dans leur pot
Tends tes appas sur mes appaux
Fais-moi fumer comme un crapaud
Poste-moi tes feuilles d'impôts
Couvre-moi de signes papaux
Fédéraux et municipaux
Et Marilyn pour ce beau po
ème tire-moi ton chapeau

**10 avril 1971, faire des poèmes comme des images parce que
NOCTURNE POUR LA VILLE-REINE**

Inutile de quitter le printemps fragile de sa chambre
La ville s'est fermée pour cause de nuit
Sur Yonge Street on roule des tonneaux de bière
Qui explosent aux feux rouges des carrefours
Rampantes des brumes au coeur vide
Glissent jusqu'à la gueule du lac de carbone
Où nos doigts se sont tachés de solitude
Des voitures ivres-mortes écrasent des chats
Leur sang noir éclabousse les vitrines
Et ma prose fatiguée de parcourir le tunnel
Grimpe dans le premier autobus
Elle rentre chez elle à quatre heures du matin

**22 avril 1971, Elle joue du piano puis ; « Emile, ça suffit.
Tu me copieras trois pages de M. Crémazie ! »**

VAGUE

C'est une ondine une ombre une ombelle
Funambule aux chevilles des anneaux
Sous l'averse poissée des cheveux
Le grand écart d'un sourire
Le rayon X d'un soleil noir
Aux marches de la discothèque assise
Les mains couchées sur les genoux
C'est une ondine une ombre une ombelle
Un battement de coeur de Yorkville Street
Une indolente une indécise une indienne

**16 mai 1971, il y a vingt huit ans, ma mère m'envoya en l'air
ENFANTINE POUR EDWARD'S GARDEN**

Nous emmêlons nos jambes aux basques du vent
Les trottoirs prennent le frais sur le pas des portes
Les maisons sont sorties respirer les marronniers en
fleurs

Les corneilles moisies picorent le crâne du vieil hiver
La neige à genoux lave le bas de sa robe noire
Les chats se grattent derrière l'oreille

Nous nous envolons sans souci du ridicule
Le ciel s'est habillé d'une odeur de bourgeon
Les poissons rouges des bassins jouent « Phèdre »

Nous étions ici nous ne sommes plus là
Le loup met sa culotte dans les jacinthes
Mon amie téléphone aux mousses des jardins

Il pleut des bonheurs vifs comme des moineaux

JEAN-PIERRE EUGÈNE